



Balthasar
Thomass

KHWAN





Carl Dale, spéculateur atypique à qui tout réussit, pense être parvenu à maîtriser le hasard et caresse le rêve d'accéder à l'immortalité grâce à une hygiène de vie stricte et à la numérisation de ses gènes.

La mort soudaine de son fils Kurt, dont il était sans nouvelles depuis des années, réveille en lui une foule de souvenirs patiemment et méthodiquement enfouis. Débarquant en Thaïlande pour récupérer le corps de son fils, Carl erre dans les rues polluées et surpeuplées de Bangkok. Pour comprendre le mystère de son exil, il parcourt les dédales de sa propre vie, affrontant les mensonges et les illusions de sa jeunesse.

Cette quête initiatique lui permettra-t-elle de retrouver l'innocence perdue et de comprendre pourquoi son fils est venu se réfugier ici ?

Ancien pianiste de jazz, Balthasar Thomass est professeur agrégé de philosophie, essayiste et romancier (*Le Cercle des cendres*, Philippe Rey, 2010). Il partage son temps entre l'enseignement, l'écriture, la photographie et la musique.

Balthasar Thomass



KHWAN

PIRANHA

www.piranha.fr

© Piranha Redux 2021

I. Sukhumvit

À l'ouverture des portes coulissantes, un flot de chaleur et de moiteur sucrée salée enveloppe Carl Dale – un flot si puissant qu'il se sent repoussé vers l'intérieur climatisé et glacial du terminal d'arrivée de l'aéroport Suvarnabhumi de Bangkok, comme emporté par une vague. Carl reprend son souffle, ses sens et sa valise à roulettes. Il s'achemine calmement vers l'extérieur. Il n'est que six heures du matin, il fait encore nuit, seuls quelques néons éclairent la rampe d'accès déserte. Mais une vie profuse, insistante, tapageuse se devine au-delà du chant des cigales et du ronron des conduits d'aération du terminal – le brouhaha de la ville lointaine qui déjà s'éveille. Carl peine à respirer tant le parfum qui imprègne l'air, s'incrétant dans sa peau, est intense. Une odeur capiteuse, lourde, collante, mi-délicieuse, mi-écœurante – de miel et d'égouts, de poissons séchés et de fluides vaginaux, de fleurs de lotus et de pots d'échappements, de braises de charbon et de brochettes cramées, de sueur et d'encens, d'urine et de fruits trop mûrs, de durian et de *nam plaa* –, une odeur entêtante, enivrante, comme un poison émoullissant ou un baume salvateur et pacifiant. On ne peut que résister ou succomber : entre la nausée et l'ivresse, il n'y a pas de moyen terme. Mais Carl Dale n'est pas en Thaïlande pour s'abandonner à la langueur orientale : il est venu à Bangkok pour rapatrier le cadavre de son fils.

Il n'est pourtant toujours pas à l'air libre : une cage géante en poutres de béton recouvre le parking ; on n'y perçoit ni étoiles ni rayons du soleil naissant, seulement une bouillie orange qui se pose comme une brume dans l'espace vide. Carl n'a pas eu le temps de prévoir un chauffeur, ni même d'y penser, il a juste demandé à son assistante de réserver une suite au Sheraton. L'ambassade américaine de Bangkok l'avait appelé au bureau, la veille, à midi. Sa secrétaire était gênée en lui transmettant l'appel, mais elle avait pris l'habitude depuis longtemps : au bureau, on feignait d'ignorer sa vie privée et familiale, on recouvrait tout cela sous une sorte de voile de bienveillance. « C'est l'ambassade américaine de Bangkok » lui avait chuchoté Marjorie en grignotant une barre de céréales. Sûrement une proposition de partenariat d'investissement, une invitation à un colloque, voire un ennui judiciaire concernant ses placements passés, avait-elle pensé. Quand, après avoir raccroché, Carl l'informa d'un ton factuel et neutre que son fils était décédé et qu'il allait à Bangkok, il ne reçut qu'un haussement d'épaule comme réponse, et il fallut une longue minute d'embarras avant qu'elle ne se décide à se jeter à son cou avec des « *I'm so sorry* » trop nombreux, sonores et larmoyants. Carl était le meilleur dans son métier – on le respectait et l'admirait autant qu'on le craignait –, mais on avait cessé de s'interroger sur sa vie privée depuis longtemps, ne sachant pas s'il fallait s'apitoyer ou rire. Peut-être Marjorie ne savait-elle même pas qu'il avait un fils ; et c'était certainement mieux ainsi.

Carl, quant à lui, n'avait pas la moindre idée – jusqu'à cet appel – de l'endroit où se trouvait son fils. Il l'avait perdu de vue cinq ans auparavant ; et il avait fini par ne plus se demander ce qu'il faisait, où il avait posé ses valises, pourquoi il était parti et avait disparu complètement, pourquoi il avait voulu rompre à tout prix avec lui. Sa mort, après sa disparition, ne l'étonnait même plus : comme si elle n'était que la conséquence de

toute une suite logique qui avait commencé il y a plus de vingt ans et qui, dès le départ, allait mener Carl à se retrouver seul, complètement seul. Son métier lui avait appris à accepter la fatalité et aussi à en jouir : savoir la retourner en sa faveur, profiter du pire pour en faire le meilleur pour soi-même, et personne d'autre.

L'attaché de l'ambassade lui avait expliqué qu'il n'y avait nul besoin de venir à Bangkok. Après les condoléances, on lui avait détaillé la procédure habituelle. Des centaines de citoyens américains mouraient tous les ans en Thaïlande : des accidents de plongée ou de la route, des overdoses, des crises cardiaques ou de nombreuses autres maladies ; sans compter les dizaines de milliers de retraités qui attendaient le clap final en s'y dorant au soleil et les jeunes défoncés à l'ecstasy et à la Red Bull, qui mouraient de déshydratation dans les *raves* interminables des îles du golfe de Thaïlande. C'était vraiment une simple formalité : il suffisait de terminer l'autopsie, de rechercher d'éventuels autres liens familiaux – une épouse, un enfant naturel, des frères ou sœurs – et le corps était prêt à être embaumé ou incinéré dans un monastère du coin, l'urne expédiée aux États-Unis par DHL ou UPS. Il n'y avait aucun souci à se faire, il était même possible de payer par carte de crédit, directement par téléphone à l'ambassade, qui s'occupait de tout le reste.

Mais Carl avait éprouvé le désir pressant de partir immédiatement à Bangkok, comme s'il devait s'agenouiller au chevet de son fils alors qu'il était déjà mort. C'était trop tard, mais il sentait soudain une dette insoutenable à son égard, il avait un pardon à implorer, un hommage à rendre, même si ce n'était qu'à un fantôme. Carl avait trop de maîtrise de lui-même pour ressentir une quelconque tristesse, un sentiment de perte ou un soupçon de détresse, mais une panique grondait en lui, urgence vaine et fébrile à agir tout de suite, à faire tout ce qu'il n'avait jamais pu ou voulu faire – alors que cela n'avait plus le moindre sens. Il ne demanda même pas à l'attaché la cause de

la mort de son fils, ni qui était l'éventuelle épouse, il raccrocha tout de suite, reboutonna sa veste et fit sa malle, comme pour partir sur-le-champ.

Une file de taxis serpente maintenant le long de la rampe d'accès. Ne voyant toujours pas d'employé du Sheraton brandissant une pancarte «*Welcome to Bangkok, Mr Dale*», Carl s'engouffre dans le premier taxi. Il est soulagé, en réalité, de voyager anonymement, de ne pas être accueilli, reconnu ou recherché – il se serait senti mal à l'aise en voyant son nom sur une pancarte, comme s'il en avait désormais honte.

Le taxi s'engage dans une jungle de passerelles et de ponts, un dédale de montagnes russes qui s'enchevêtrent et semblent ne mener nulle part. Le jour transparait lentement à travers un épais écran de nuages qui rend la lumière grise et sans contrastes, les couleurs si délavées qu'on y perçoit mal les distances et les volumes. Ils roulent à présent sur une autoroute à plus d'une dizaine de voies, le chauffeur reste aussi silencieux que le moteur. Carl ne sait pas s'ils se trouvent dans une ville ou à la campagne : des champs, des rizières, des chantiers, des cités, des hangars, des usines s'enchaînent dans un patchwork sans plan ni angle droit, tous les styles, toutes les époques historiques et tous les niveaux de développement se juxtaposent.

En pénétrant dans le centre – qu'il découvre depuis un pont – le monde devient plus uniforme. Les tours et buildings ressemblent de prime abord aux excroissances explosives et artificielles d'une terre sismique et volcanique, avant de se révéler tout le contraire : ce sont les routes, les parcs et les terrains vagues qui ressemblent à des cratères, des trous noirs, des anomalies dans une nature urbaine et technocratique vorace, faite d'acier et de béton, qui dévore tout ce qui se trouve sur son chemin.

Carl se rappelle que, dans l'avion, sa voisine, une Asiatique opulente d'une cinquantaine d'années, l'avait observé, l'air

goguenard, pendant toute la durée du décollage, avant de lui chuchoter, une flûte de champagne à la main :

«Vous savez, c'est pour mourir que les hommes viennent tous en Thaïlande.

– Je ne suis pas le genre d'homme qui meurt, lui avait-il répondu comme mû par un réflexe pavlovien. J'ai la survie dans mes gènes, Madame, *I was made to survive*», avait-il ajouté sur un ton un peu amer.

La dame s'était mise à rire et ses nombreux bijoux s'étaient entrechoqués.

«Vous vous ferez une raison. On croit venir en Thaïlande pour vivre une seconde jeunesse. Mais en fait, on rajeunit pour mieux mourir ! La Thaïlande est le royaume de la contrefaçon, pas seulement de montres et de chaussures, mais aussi de vies, d'amours, de jeunesse ! Profitez-en ! »

Carl ne lui avait pas dit un mot à propos de son fils et avait changé de siège. Pour qui le prenait-elle ? Avait-il vraiment l'air aussi âgé, avec ses soixante-trois ans sveltes, athlétiques et soignés ? Discrètement, il avait sorti sa trousse de médicaments et s'était préparé à prendre ses trente-deux pilules du soir : de la coenzyme Q10 comme antioxydant, de la phosphatidylcholine pour la fermeté de la peau, du resvératrol, de l'acide linoléique et de la mélatonine, l'hormone du sommeil. Mais il avait eu du mal à s'endormir et avait laissé défiler les films sur l'écran rétractable du siège sans même prêter attention aux intrigues. Il avait fini par regretter la compagnie de la dame thaïlandaise mais n'avait pas osé revenir à ses côtés.

À présent il s'inquiète du silence du chauffeur de taxi : il éprouve le besoin de parler, mais ne veut rien dire, ne peut rien dire. Dans le rétroviseur, il voit que le chauffeur l'observe par brefs coups d'œil. Mais rien, pas un mot. Il va falloir apprendre à rester seul avec ses pensées. De toute façon, il n'y a rien à dire et rien à demander avant de rencontrer l'inspecteur de police.

Le paysage est de plus en plus gris, de plus en plus bétonné. Un second ensemble de voies sur un pont passe désormais au-dessus de l'autoroute, comme si on entrait dans un tunnel. De la mousse et du moisi poussent sur les barres d'immeubles qui souffrent de la moiteur tropicale, projetant un miroitement de couleurs verdâtres, violacées, jaunâtres. Carl s'assoupit, s'endort presque, avachi dans son siège. Il y a un lieu à chercher, sûrement, un lieu où il est possible de penser à son fils calmement, où les questions et les souvenirs pourront se déployer en toute sérénité. Il a l'impression d'entrer dans un cocon, un utérus énorme et monstrueux, pollué et agité, mais un cocon tout de même.

La circulation est désormais complètement paralysée, c'est la *rush hour* du matin. Un métro aérien plane, imperturbable, au-dessus du chaos des voitures embouteillées. Sous les tours et le pont du métro, on se croirait au fond d'un ravin. « Ce n'est plus moi qui entre dans la ville, se dit Carl, mais la ville qui me force dans ses bras, m'enserme, m'étrangle, me pénètre. » Carl est un homme du désert, des grands espaces. Il avait fui très jeune la vie agitée de Manhattan pour s'installer au Nouveau-Mexique. Il ne supportait même pas d'y passer plus de quelques jours ; il se sentait vite assailli par la claustrophobie, trop petit, impuissant face aux gratte-ciel et à la foule des piétons, littéralement écrasé par le béton et le verre, déprimé par le manque d'horizon. Il avait besoin d'être au centre d'un grand vide, de pouvoir ajuster son équilibre sur la ligne de l'horizon, de surveiller et maîtriser tout ce qui l'entourait.

Et, en effet, Bangkok commence déjà à l'exténuer quelques minutes après son arrivée : une pesanteur étouffante s'abat sur lui. Il s'assoupit encore davantage et s'endort enfin. Dans la rue, l'embouteillage est à son comble : tout semble à l'arrêt, il n'y a plus de bruit ni de mouvement, les moteurs sont coupés, les klaxons muets, plus personne ne regarde les feux rouges. Guère de rêves dans le sommeil de Carl, qui a appris depuis

des années à chronométrer son sommeil à la seconde près, et peut récupérer partout, dans un avion, un taxi ou même dans une salle d'attente ou de réunion.

Carl se redresse en sursaut juste au moment où un portier en livrée ouvre la portière et le salue. Avec sa casquette, ses épaulettes et sa peau imberbe, il a l'air d'un enfant soumis et mélancolique, presque un pierrot lunaire ou un boy-scout égaré. Le taxi s'est garé sur une plateforme démesurée, bien au-dessus de la rue et de la circulation. D'immenses colonnes de marbre, des traverses dorées et des spots aveuglants encadrent l'entrée pompeuse de l'hôtel. Tandis que le portier s'engouffre dans la porte tambour, un petit homme ventripotent au sourire gominé s'avance pour lui serrer la main : « *Welcome to Bangkok, Mister Dale, c'est un honneur de vous recevoir.* »

Table

I. Sukhumvit	7
II. Globe (Arizona)	155
III. Phra Khanong	215
IV. Quang Nam	285
V. Le retour	321

Cette édition électronique du livre
Khwan
de Balthasar Thomass
a été réalisée le 6 octobre 2021
par PCA
pour le compte de Piranha Redux.
Elle repose sur l'édition imprimée
(août 2021 – ISBN : 978-2-37119-088-7).

ISBN : 978-2-37119-288-1

Mise en pages : Daniel Collet (In Folio)
Graphisme : ADGP